



# LE BLAIREAU

INFO - N° 3

## LE BLAIREAU DANS LES LETTRES FRANÇAISES...

ncienne, de se soulever sa  
ne les fougères, les mou  
es qui servent de litière se  
Les blaireautins, après  
siés, retrouvaient donc l  
y dormir accompagnés  
it jusqu'à la tombée de la  
araude nocturne continué  
n soir, l'un d'eux, réveillé  
ait dans un couloir de s  
loin, craignant une rebuf  
'orifice de



ÉTUDE ET PROTECTION DU BLAIREAU

## Que disent les lettres françaises du Blaireau ?

D'abord, beaucoup d'indifférence, car il n'y a pas de tradition littéraire naturaliste en France. Reste un corpus disparate qui permet de mesurer l'évolution d'un rapport marqué par la vision cynégétique, puis qui s'affine.

Le Blaireau **est d'abord un cadavre** dont les « poils élastiques et souples *servent à faire des pinceaux* » (Jean-Henri Fabre, 1881). Marcel Pagnol le décrit en 1960 : « une sorte de cochon cousu dans une peau d'ours [qui était] laid et puait horriblement ». On retrouve les clichés dévalorisants, et le dégoût devant ce cadavre « qui ne pouvait servir à rien » et ce « meurtre inutile ».

Une timide littérature rurale laisse entrevoir **une approche plus généreuse** lorsque l'écrivain agriculteur Taillemagre consacre un chapitre de son *Bestiaire de la Terre, du Ciel et des Eaux* (1980) à un jeune blaireau, mais en général il n'est qu'un élément de décor. Dans le polar *Un blaireau dans la Ville close* (Moros Bihan, 2021), l'assassin est comparé à un blaireau qu'on déterre, et les dialogues montrent comment perdre l'image du blaireau « solitaire et méchant » façonnée par Buffon et la chasse.

**La méconnaissance de l'animal** s'illustre à travers des comparaisons malheureuses. Julien Gracq estime que les écrivains sont « aussi puissamment crochés en [leur langue] que le blaireau dans son réduit » (*Carnets du grand chemin*, 1992) : comparaison trompeuse, le blaireau est plus souple ! Pascal Quignard, dans *Rhétorique spéculative* (1995), risque celle-ci, bien mal venue à propos d'une espèce sociable : « Rares sont les espèces qui échappent à toute vie collective : (...) le blaireau,



Meles meles dans les lettres

*tombent* (2025) compare le couple qu'il forme avec Mathilde au « couple de blaireaux fidèles » qui fait partie de leurs « voisins » : l'association est positive, mais basée sur une légende erronée.

Il arrive ponctuellement que le propos se recentre sur le blaireau. Sylvain Tesson, au nom prédestiné, raconte dans *La panthère des neiges* (2019) un affût au blaireau. On relève un effort d'écriture pour dire la beauté des « fourrures noires rayées de trois lanières d'ivoire », du « long profil qu'un mouvement de tête recadrerait de pleine face ». La puissance des griffes et la « mélancolie » des yeux sont soulignées, et l'auteur fait l'éloge de ce « totem de la discrétion ». Éric Chevillard raconte quant à lui, dans *L'autofictif repousse du*

moi. » L'animal sert aussi à l'occasion de faire-valoir. Dans *L'homme-chevreuil* (2021), Geoffroy Delorme, qui prétend avoir vécu dans les bois en chevreuil, légende ainsi une photographie de blaireaux : « Fouillou et Mimine sont des blaireaux que je croisais régulièrement. Pour eux, je faisais partie des habitants de la forêt et ne présentais pas de danger. » Plus finement, Cédric Sapin-Defour dans *Où les étoiles*

*piéd un blaireau mort* (2021), la triste et banale expérience résumée par le titre, qui l'a suffisamment marqué pour qu'il décrive la « bête déjà raide et enflée par les gaz » en faisant part de son « affliction » ; mais que cette anecdote ait été choisie comme titre donne une idée de l'incongruité qu'il y a à évoquer le blaireau dans nos lettres, et résume l'absence de rapport avec un animal qui, au bout du compte, intéresse moins l'auteur que la mort.

Pour trouver **une évocation à la fois précise, poétique et inspirante du Blaireau**, il faut se tourner vers les livres de Jean Giono. Quand Giono évoque « le glissement des blaireaux » (*Naissance de l'Odysée*, 1930) enfin on le voit, comme dans un croquis de Robert Hainard, avec sa robe grise qui cache ses courtes pattes et donne cette impression de glissade. Quand il évoque la « foulée lourde » des « pattes tombant presque au même endroit l'une sur l'autre », le blaireau apparaît dans toute sa sensualité, bien rendue aussi par la comparaison de l'empreinte avec « une main d'enfant affamé » (*L'eau vive*, 1943). Savourons ce croquis de blairelle au « beau ventre large et velouté comme la nuit et qui était plein et lourd » (*Regain*, 1930). Giono, « heureux à en grogner comme un blaireau », esquisse ici la voie d'une littérature capable de s'ouvrir à d'autres formes de vie !

Rédaction : Lionel Seppoloni



[www.blaireau-et-sauvage.org](http://www.blaireau-et-sauvage.org)

[f](https://www.facebook.com/BlaireauSauvage) [@](https://www.instagram.com/BlaireauSauvage) /BlaireauSauvage

[contact@blaireau-et-sauvage.org](mailto:contact@blaireau-et-sauvage.org)

2 rue des Basses / F-88210 Le Vermont

ISSN : 3099-3989

Directeur de la publication :  
Le président de l'association

Imprimeur : Exaprint, Manguio

Dépôt légal : juin 2026